NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

119 N° 3 Juillet-Septembre 1997

Le Mystère de la Société. À propos d'un livre récent

Michel SALES (s.j.)

p. 422 - 429

https://www.nrt.be/fr/articles/le-mystere-de-la-societe-a-propos-d-un-livre-recent-388

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Le Mystère de la Société

À PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT [1]

Le Mystère de la Société est le couronnement de la philosophie chrétienne de l'histoire et de la société de G. Fessard, inaugurée dans son premier ouvrage, *Pax Nostra. Examen de conscience international* (1936) et esquissée, en 1945, dans *Autorité et Bien commun*. Il contient le fondement philosophique des analyses qui ont été utilisées par leur auteur sur le plan de l'actualité historique dans le discernement spirituel des grandes «religions séculières» du XX[e] siècle: Libéralisme, Nazisme et Communisme. Dans un premier livre, *La dialectique des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola*, G. Fessard avait dégagé une philosophie de la liberté, par laquelle s'engendre toute la réalité humaine. Restait à chercher comment la méthode de décision ainsi analysée, restreinte au choix personnel d'un état de vie (mariage ou vocation religieuse) ou de sa réforme, pouvait s'universaliser, pour devenir applicable en tous domaines, notamment dans la sphère des engagements sociaux, politiques et économiques.

Le Mystère de la Société remplit un tel projet. Il le fait en développant, parallèlement à la dialectique hégélienne du Maître et de l'Esclave, une dialectique complémentaire, antérieure et supérieure dans la genèse de l'être humain: celle de l'Homme, de la Femme et de l'Enfant, fruit et objet de l'amour, appelant l'amour en retour. G. Fessard montre comment de l'interférence de ces deux dialectiques fondamentales procèdent les catégories anthropogénétiques essentielles qui, de l'individu à l'Humanité, en passant nécessairement par la réalité des diverses nations, structurent la constitution progressive de la société humaine: Paternité, Maternité et Fraternité. L'idéal universaliste de la raison, hérité de la Révolution française, ne peut aller, paradoxalement, au-delà du dernier terme de cette trilogie, en réalité indissociable. C'est pourquoi, remontant à ses origines judéo-chrétiennes, G. Fessard

---

1. G. FESSARD, *Le Mystère de la Société. Recherches sur le sens de l'histoire.* Texte établi et présenté par M. Sales avec la collaboration de T. Castillo. Série Ouvertures, 18. Bruxelles, Culture et Vérité (diff. Brepols), 1997, 14x22, 658 p., 400 FF, 2400 FB.

met finalement en lumière la valeur décisive de la dialectique du Païen et du Juif, qui fonde et synthétise, sur le plan de l'histoire religieuse de l'humanité, les dialectiques Homme-Femme et Maître-Esclave.

La présente édition, aux trois quarts composée de manuscrits entièrement inédits répertoriés dans les archives de G. Fessard, fournit le texte du *Mystère de la Société* dans l'état d'achèvement où l'auteur le laissa à sa mort en 1978. Elle est précédée d'une présentation d'ensemble de la vie et de la pensée de G. Fessard.

Rappelons au passage que G. Fessard (1897-1978) fut l'ami du P. Teilhard de Chardin et du P. Henri de Lubac. Il fut, de 1934 à 1949, secrétaire des *Recherches de Science Religieuse* et, pendant près de trente ans, rédacteur à la revue *Études*. De 1934 à 1939, il participa au séminaire d'Alexandre Kojève, à l'École Pratique des Hautes Études, sur *La phénoménologie de l'esprit* de Hegel, avec Raymond Aron, Georges Bataille, Pierre Klossowski, Jacques Lacan, Maurice Merleau-Ponty, Éric Weil et Raymond Queneau. Mobilisé au cours des deux guerres mondiales, qu'il fit sur le front, il fut le rédacteur du premier Cahier clandestin du *Témoignage Chrétien* contre le Nazisme: *France, prends garde de perdre ton âme!* (novembre 1941). En février 1944, il échappa par miracle à la Gestapo, venue l'arrêter. Il met en lumière, en 1946, dans *France, prends garde de perdre ta liberté!,* le strict parallélisme du Nazisme et du Communisme, dont il avait, dès 1937, souligné les contradictions internes. Il laissait ainsi prévoir ce que révélera trente ans plus tard *L'archipel du goulag*.

G. Fessard était spécialiste de la pensée de Hegel, de Marx et de Kierkegaard, sur lesquels il a publié d'importants travaux. À partir des années soixante, il se penche spécialement sur la linguistique et l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss, avec lequel il entre en dialogue. Il poursuit en même temps une réflexion — engagée de longue date — sur le mystère d'Israël et la dialectique du Païen et du Juif dans *La philosophie historique de Raymond Aron* (1980). Ses deux derniers ouvrages traitent des chrétiens-marxistes et analysent les origines philosophiques, hégélienne et marxiste, de certains courants majeurs de la théologie de la libération.

Le Mystère de la Société a été, pour l'essentiel, conçu, sinon rédigé, alors que le Nazisme achevait de dominer l'Europe, après avoir déclenché la seconde guerre mondiale, et tandis que le Communisme, régnant en maître sur toute l'Union Soviétique, s'apprêtait à s'imposer sur la Chine continentale, sur toute une

partie de l'Asie du sud-est, et bientôt, via Cuba, dans nombre de pays d'Amérique latine.

Si l'on fait abstraction de la méthode qu'il dessine et met en œuvre, et qui en est peut-être la part la plus féconde, sinon la plus originale; si l'on se contente d'en retenir les lignes majeures, sans être attentif au détail des analyses qu'il contient et à la rigoureuse pensée dialectique qui les sous-tend toujours, on pourrait en résumer le contenu en quelques lignes. «Éclairer le mystère de la société ou du moins découvrir en son obscurité même quelque clarté sur les problèmes de notre temps», tel est le dessein de son auteur. Aussi, à partir du combat que se sont livré pour dominer les masses, au cours du XX[e] siècle, Communisme et Nazisme, G. Fessard commence-t-il par chercher à repérer exactement l'origine historique et dialectique de ces deux conceptions du monde, afin de dégager les vérités qui sont au cœur de chacune d'elles, expliquant la séduction qu'elles ont exercée sur des millions d'hommes, en dépit de la barbarie qu'elles portaient en germe et dont finalement elles ont fait montre.

En découvrant cette origine dans la philosophie de Hegel et en particulier dans la fameuse dialectique du Maître et de l'Esclave, il lui est apparu que le Libéralisme, issu de la Révolution française, n'avait pas seulement donné naissance au Communisme et au Nazisme, mais que son rationalisme, culminant dans la philosophie hégélienne, était responsable de la scission survenue entre les vérités que Marx en théorie (et Lénine en pratique) ainsi que Hitler, en théorie et surtout en pratique, défendaient chacun de leur côté, et qui expliquent seules l'efficacité de leur influence sur notre siècle, qu'on le déplore ou qu'on s'en félicite.

Cherchant ensuite à surmonter cette opposition, l'auteur remarque le rôle, tant dialectique qu'historique, de la dialectique non moins rigoureuse de l'Homme et de la Femme. Celle-ci, en effet, interfère constamment dans la réalité de l'histoire avec celle du Maître et de l'Esclave et, par contamination, engendre les relations de Paternité, Maternité et Fraternité, qui ne se réduisent pas au domaine de la famille, si essentielle qu'on l'estime à juste titre.

Après avoir jalonné quelques étapes qui laissent entrevoir comment les relations se dilatent, en effet, de la sphère familiale à la sphère nationale et même au plan international, G. Fessard retrouve l'opposition dont il était parti entre ce que Raymond Aron a appelé ces deux «religions séculières» que sont Nazisme et Communisme. Il s'attache à dégager les raisons pour lesquelles les grandes divisions du monde actuel sont et continueront d'être **insolubles, à moins de recourir à une dialectique historique de**

Dieu et de l'humanité. Niée par le rationalisme, mais reprise sous une forme séculière et dégradée par les mystiques politiques inspirant les états totalitaires, cette dialectique est au contraire représentée dans toute sa pureté, à la fois transcendante et historique, par le christianisme dans le chassé-croisé des relations du Juif et du non-Juif (ou Païen), avant comme après Jésus-Christ, centre, principe et fin de l'histoire universelle selon le triple niveau d'historicité qui la constitue et l'éclaire: naturel, humain et surnaturel.

Si l'on ajoute que c'est dans le plus fugitif *hic et nunc* que la liberté humaine constitue à proprement parler cette histoire à travers les décisions innombrables des hommes les plus insignifiants et les plus obscurs, comme à travers les choix de quelques grands hommes auxquels on attribue, à tort ou à raison, des événements qui bouleversent le cours des âges, on tiendra enfin le dernier, mais non le moindre, des éléments essentiels de la genèse de l'humanité, tant sociale qu'individuelle, que s'attache à mettre au jour G. Fessard tout au long de ces pages.

L'histoire a sonné le glas de l'Allemagne nazie, il y a plus de cinquante ans, et le pays où s'incarna l'idéologie hitlérienne de 1933 à 1945 est celui où s'organisent aujourd'hui les chaînes humaines pacifiques les plus impressionnantes pour résister aux tentations d'un néo-national-socialisme. Depuis le mois de novembre 1989, le mur de Berlin est tombé, ultime symbole de l'empire communiste inspiré malgré lui par Marx, échafaudé par Lénine, consacré par Staline et ses successeurs. Sans doute y a-t-il la Chine avec bientôt son milliard et quart d'hommes. Mais les événements de la place Tienanmen, à Pékin (2-3 juin 1989), l'année même des célébrations du deuxième centenaire de la Révolution française, semblent présager, fût-ce à très long terme, que le Libéralisme issu de celle-ci travaillera plus les masses chinoises que le totalitarisme communiste n'ira à les satisfaire de plus en plus. Dans les anciens régimes communistes eux-mêmes, la nostalgie de l'ordre réveillée par les immenses difficultés — voire les conflits nationalistes inexpiables — surgies à la faveur du desserrement de l'étau totalitaire, a peu de chance, du moins à moyen terme, d'engendrer de si tôt un bloc comme l'était la défunte U.R.S.S. Le contenu de cet ouvrage, rédigé dans un autre contexte historique que celui dans lequel nous sommes, spécialement depuis le milieu des années quatre-vingt n'est-il pas, sinon complètement dépassé, du moins inactuel?

Il est vrai que le Nazisme et même le Communisme semblent s'effacer comme des réalités menaçant de s'éteindre, sauf à titre de témoins honnis du passé ou comme objets exemplaires de pro-

cès historiques. Si d'autres empires et d'autres religions séculières se sont levés au ciel de notre histoire, en cette fin de XX^e siècle, ne serait-ce que l'Islam, si divisé fût-il, il n'en reste pas moins que le Libéralisme, à peu près désiré et parfois impérieusement exigé de tous les hommes et de tous les peuples, au moins dans les termes de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, ratifiée et réclamée par l'Église catholique elle-même à l'occasion du concile œcuménique de Vatican II, n'apparaît plus avec l'optimisme triomphant d'un progrès irréversible autant qu'inévitable. Tandis que se creuse l'écart entre pays riches et pays pauvres, et, dans les pays riches eux-mêmes, la distorsion entre une population hyperactive et privilégiée et une masse de citoyens vivant à une moindre vitesse, la drogue et le sexe, érigés en valeurs de remplacement dans un monde sans valeurs absolues ni sens dernier, ont pour résultat de faire surgir dans la conscience de nos contemporains des sentiments ontologiques qui, si différents soient-ils de ceux de la génération existentialiste de l'absurde, se formulent en des expressions plus délétères encore, qualifiant notre époque comme celle des «désillusions du progrès», du «désenchantement du monde» et sombrant dans l'individualisme forcené de «l'ère du vide». Chez ceux qui partagent ou sont immergés dans de tels sentiments, les intégrismes quels qu'ils soient, religieux ou politiques ou les deux ensemble, loin de provoquer quelque sursaut, tendraient plutôt à les renforcer dans la méfiance et le rejet par rapport à toute forme d'engagement social. Les regroupements écologiques, insaisissables et difficilement identifiables, se défont souvent comme ils se font au gré de grands sentiments et de petits intérêts, parfois difficilement conciliables.

Au milieu de ce monde où se nouent et se dénouent les alliances politiques, économiques et militaires de tous genres, une seule puissance purement spirituelle paraît encore faire l'objet d'une reconnaissance à peu près universelle, même de la part de ceux qui la redoutent, voire la combattent délibérément: l'Église du Christ. Quelle que soit la crise traversée vers la fin des années soixante et dans le courant de la décennie suivante, l'abandon du sacerdoce par des milliers de prêtres, la défection des grands ordres religieux voués par vocation au service des représentants des Apôtres, le concile Vatican II (1962-1965) est aujourd'hui, grâce à la ténacité héroïque du Pape Paul VI, une réalité non seulement vivante, mais en constant progrès dans la chair des peuples du monde entier, chrétiens ou non chrétiens, que son successeur, Jean-Paul II, n'a cessé d'aller personnellement visiter

au cours de voyages apostoliques dont les médias se font largement l'écho. Présente en observatrice attentive à toutes les grandes institutions internationales où se joue l'avenir de l'humanité, toujours prête à rencontrer sans exclusive les responsables des nations, cette Église, loin de se contenter de travailler autant qu'elle le peut à retrouver son unité perdue à certaines époques de son passé, s'attache même à faire concourir pour le bien de l'humanité entière toutes les puissances spirituelles et morales agissant dans les grandes traditions religieuses vivantes, hors du christianisme lui-même.

De tout cela, ce livre ne parle pas. Rédigé bien avant que ces événements ne se profilent et dans un contexte de l'histoire mondiale tout différent, il fait mieux: il permet de le comprendre en dégageant les raisons profondes de l'évolution de l'histoire de l'humanité depuis deux siècles. Loin de se limiter à l'intelligence du passé, il laisse surtout entrevoir les principaux linéaments de la méthode à la fois dialectique, historique et existentielle, qui a permis à G. Fessard d'être si clairvoyant dans les événements majeurs du XX^{e} siècle, là où tant d'autorités politiques ou spirituelles se montrèrent complètement aveugles. Il offre surtout, au lecteur d'aujourd'hui qui prendra le temps de le méditer, le moyen de mettre en œuvre dans son présent, en unissant toujours à l'approfondissement spéculatif des principes qui s'en dégagent, l'examen le plus exhaustif et le plus critique qui soit de toutes les informations sur notre actualité historique.

Là où une analyse superficielle de la situation spirituelle de notre époque voit l'extinction progressive et la mort du christianisme, G. Fessard, examinant la destinée de la pensée hégélienne, discerne au contraire, sinon la réalisation de plus en plus effective, du moins l'attente et l'appel du plus grand nombre d'hommes à l'accomplissement de ce que le Christ, «gond de l'histoire» selon Hegel, est venu apporter à l'humanité.

En adoptant résolument la méthode dialectique, dont Hegel et Marx ont emprunté le meilleur au christianisme lui-même avec l'intention avouée de l'achever (au double sens de le réaliser de manière séculière, mais du coup également de le supprimer en son absolue transcendance par rapport à l'histoire profane, naturelle et humaine), G. Fessard se trouve naturellement conduit dans sa réflexion sur la genèse, tant sociale qu'individuelle de l'humanité, à retrouver au centre de celle-ci le problème de l'histoire, de son fondement et de sa prise de conscience, autrement dit de ses divers niveaux d'historicité.

C'est ainsi que sous la forme d'une genèse de l'humanité se poursuivant à travers les diverses sphères du social comme au sein de chaque individu, il reconnaît d'abord à la dialectique du Maître et de l'Esclave une valeur plus grande que celle que Hegel et Marx lui avaient attribuée, puisqu'il découvre et développe le rôle primordial et insoupçonné de Hegel comme de Marx (qui en eut pourtant la géniale intuition) joué par la dialectique de l'Homme et de la Femme. Or c'est en analysant réflexivement les conditions de possibilité et d'actualité de l'achèvement dialectique et historique de la genèse de l'homme tant social qu'individuel que l'auteur de *Pax Nostra* découvre, non comme un postulat théologique, mais comme une postulation anthropologique constitutive de l'humanité comme de chaque individu, une dialectique de Dieu et de l'humanité dans laquelle Dieu se fait homme pour que l'homme puisse, en réalité comme en vérité, devenir participant de la nature divine à laquelle il aspire de tout son être.

Loin de mettre fin aux conflits et aux divisions, internes et externes, des empires et des nations, entre elles comme en elles-mêmes, l'effondrement du Communisme dans le premier pays à l'avoir incarné les ravive et semble les redoubler. Et dans tous les pays, à commencer par les plus libéraux, les divisions idéologiques et politiques entre «pacifistes» et «nationalistes» semblent retrouver toute leur actualité, même si elles ne revêtent ni tout à fait la forme ni surtout l'assurance et les excès que prirent ces attitudes entre les deux premières guerres mondiales. Quelle que soit pourtant la reconnaissance de l'O.N.U. par la plupart des états et les risques relativement minimes de mondialisation des conflits disséminés ici ou là, le redoublement d'intensité de ces conflits sur le plan local contraste avec l'impuissance de l'O.N.U. elle-même comme des diverses nations à leur apporter une solution et plus encore peut-être, quand celle-ci se profile, à en assurer la pérennité.

On sait qu'à la source de toute la pensée tant théologique qu'anthropologique de G. Fessard, une troisième dialectique permet de dégager et d'unir sans les confondre comme de distinguer sans les séparer la dialectique du Maître et de l'Esclave et la dialectique de l'Homme et de la Femme. Il s'agit de la dialectique fondamentale du Juif et du Païen, avant et après la venue du Christ dans l'histoire. Pressentie par l'un des meilleurs commentateurs de la pensée d'Emmanuel Lévinas, Jacques Derrida[2], cette

---

2. «Sommes-nous des Juifs? Sommes-nous des Grecs?» Concluant sur cette interrogation une longue comparaison entre la pensée de M. Heidegger et

dialectique domine depuis 1927 toute la pensée du P. Gaston Fessard, qui ne l'a toutefois pleinement développée que dans son premier livre, *Pax Nostra. Examen de conscience international* (1936).

Sans l'exposer à proprement parler, le dernier chapitre du *Mystère de la Société* s'y rapporte et y renvoie expressément, afin d'en montrer la pertinence, la fécondité et surtout la nécessité en face de toutes les tentatives, futures comme passées, d'une genèse totale de l'Humanité, livrées aux seules forces de l'homme sans Dieu. La longue introduction (près de 130 pages) de ce volume permet de pallier en partie ce qui constituerait sans cela un manque grave pour saisir l'unité et la richesse de l'œuvre de G. Fessard. Dans cet essai introductif sont retracées la vie et les grandes étapes de la pensée de l'auteur avant comme après l'essentiel de la composition de son ouvrage sur *Le Mystère de la Société*. Quelques-unes des catégories essentielles présupposées dans ce livre y sont développées. Le lecteur trouvera là (p. 46-87) une substantielle présentation de la dialectique du Juif et du Païen, que G. Fessard n'a cessé de mettre en œuvre et de préciser, en particulier après 1968, dans son livre important sur *La philosophie historique de Raymond Aron* (1980).

F-75015 Paris Michel SALES, S.J.
128, rue Blomet

E. Lévinas, J. Derrida en vient à constater que «nous vivons dans la différence entre le Juif et le Grec, qui est peut-être l'unité de ce qu'on appelle l'histoire» (dans *L'Écriture et la Différence*, Paris, 1967, p. 227).